

## Djian, paria rangé

Philippe Djian, *Crocodiles*, Paris, Bernard Barrault Éditeur, 1989, 150 pages.

Gaëtan Brulotte

Volume 31, numéro 6 (186), décembre 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31873ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Brulotte, G. (1989). Compte rendu de [Djian, paria rangé / Philippe Djian, *Crocodiles*, Paris, Bernard Barrault Éditeur, 1989, 150 pages.] *Liberté*, 31(6), 110–114.

---

# LIRE EN FRANÇAIS

---

---

GAÉTAN BRULOTTE

DJIAN, PARIÀ RANGÉ

*Philippe Djian, Crocodiles, Paris, Bernard Barrault Éditeur, 1989, 150 pages.*

Tout commence par hasard. Un livre oublié sur une banquette d'avion: Philippe Djian. *Crocodiles*. Nouvelles. Paris. Bernard Barrault Éditeur. Et une bande annonce jaune avec le nom de l'auteur en lettres énormes. En quatrième couverture, rien, comme si on était censé connaître. Et en page de garde, une dédicace manuscrite signée par l'auteur en date du 23-08-89, dans l'île chic de Martha's Vineyard, Massachusetts. Malaise pour les dédicataires un peu trop oubliés? Mauvais signe pour l'auteur? Pas nécessairement. Combien d'exemplaires de l'excellent best-seller *Le Nom de la rose* d'Umberto Eco ai-je ainsi vus, abandonnés dans les avions et laissés intacts ou presque! Voilà donc comment s'est amorcé mon premier contact avec Djian. À chacun ses faiblesses.

Djian, je l'avoue d'emblée, ne m'a jamais attiré, malgré les grands succès de librairie qu'il a connus et qui lui permettent désormais de vivre de sa plume. Je n'ai rien lu de lui avant aujourd'hui et je n'ai que des raisons frivoles pour me justifier. D'abord je déteste ses titres: *50 contre 1*, *Bleu comme l'enfer*, *Zone érogène*, *37,2° le matin*, *Maudit manège*: tous, si céliniens soient-ils, me semblent annoncer un programme creux qui ne m'attire pas. Là-dessus, son dernier titre, *Croco-*

*diles*, bat tous les records de niaiserie. Ensuite, je supporte mal l'allure américaine que Djian, tout Français qu'il soit (et il excelle à évoquer son pays basque), cherche à emprunter; et par-dessus tout j'abhorre cette espèce d'image composite qu'il cultive à plaisir, celle du paria rangé: par exemple il déploie moult efforts pour se fabriquer une image de marginalité bien qu'étant bon père de famille parfaitement intégré à la société; il ne se rase pas exprès pour la photo de *Paris-Match*; il porte le jeans stéréotypé du contestataire tout en roulant en Aston Martin; il joue en plus à la brute sensible. Enfin, moi, les dandys de pacotille et les écrivains dits «inspirés»...

«Dire du bien d'un écrivain ne vous rapportera jamais rien, mais dites seulement un mot de travers et vous vous ferez un ennemi à coup sûr.» (p. 23) Nous voilà bien prévenus par Djian lui-même de ce qui nous attend et je pense en avoir déjà assez dit pour me mettre à dos cet auteur pour toujours. D'autant plus que je ne crois pas pouvoir beaucoup me racheter dans ce qui suit, bien que mon jugement ne se fonde que sur un seul livre.

*Crocodiles* est un recueil de six nouvelles très inégales. La première, *Une raison d'aimer la vie*, qui rappelle en passant un peu trop le titre du beau recueil *Raisons de vivre* de la jeune Américaine Amy Hempel (Flammarion, 1988), constituerait à elle seule une bonne raison pour abandonner le livre sur une banquette d'avion. Il s'agit de l'évocation du vague à l'âme ressenti par le narrateur à l'annonce de la mort de l'écrivain américain Richard Brautigan. Ce texte révèle une sensibilité et une admiration évidentes, mais pourquoi l'avoir intégré à ce livre où il n'a guère sa place?

En revanche, plus on avance dans le recueil, meilleures sont les nouvelles: les deux dernières sont de loin les plus réussies. L'une, *Tango*, décrit un amour incestueux entre un homme et sa sœur et la jalousie mâle qui en résulte. Dans *Crocodile*, après avoir extirpé une jeune femme et son fils d'une voiture accidentée, un vieil homme tombe amoureux de la femme et essaie d'assassiner l'amant rival. Dans les deux

cas, l'écriture est efficace et la situation touchante par la manière dont elle est évoquée.

Dans les nouvelles de Djian, les héros ont des passions fortes qui les poussent à vivre des situations extrêmes. Pour les personnages mâles, dont le point de vue domine ici, deux thèmes ressortent: le désir exacerbé éprouvé pour une femme interdite (de l'adolescent timide salivant devant un trou de serrure dans *Comme à la mort de mon père* à la fixation d'un vieillard sur une jeune femme déjà prise ailleurs dans *Crocodile*); et, lié bien sûr au thème précédent (situation bien œdipienne), le rapport problématique au père, comme dans *Hier était un grand jour*.

Les personnages sont la plupart du temps représentés dans un contexte familial traditionnel (la famille étant un autre motif central ici). Ils ont essayé de changer les lois de l'univers, mais n'y ayant pas réussi, sont désenchantés. Ils sont liés par la même désillusion, la même solitude, le même ennui.

Il ne leur reste souvent que l'étroitesse destructrice d'une passion unique ou encore des soucis dérisoires de propriétaires: la mer emporte un cabanon en bout de falaise; un voisin menace une banale antenne de télévision; on troque un arpent de terrain contre une chirurgie esthétique. Et les grands problèmes existentiels qu'ils finissent pas connaître s'associent par exemple à des tondeuses à gazon, au manque de papier à cigarettes en voyage ou à l'astiquage d'une voiture.

Au centre de cet univers trône la figure de l'écrivain, évident alter ego de Djian: qui tantôt roule son arrogance de parvenu en cabriolet luxueux, tantôt se reconvertit humblement aux travaux de la ferme, tantôt, vieillissant, n'écrit tout simplement plus. La deuxième nouvelle, *Six cents pages*, repose sur une rivalité dégradante entre deux voisins écrivains, thème intéressant mais ici faiblement traité si l'on songe, par exemple, aux *Locataires* du New-Yorkais Malamud.

Les références américaines s'imposent dans un commen-

taire sur Djian tant la prégnance de cette culture est forte chez lui: dans *Crocodiles*, les chansons, les journaux, les livres, les vêtements, les sports évoqués sont nord-américains. Ce qui donne des effets incongrus: rares sont assurément les Français qui, comme le narrateur de *Six cents pages*, conservent une tenue de hockey suspendue dans leur vestiaire!

L'écriture de Djian est déliée et va souvent droit au but. Il exploite l'ellipse, les déformations temporelles et les techniques du différé avec beaucoup d'adresse. Mais on peut trouver gratuit le mélange constant dans la narration du parler populaire et des imparfaits du subjonctif, à moins que ce mélange ne rappelle le nouveau chic à la mode qui consiste à rassembler dans un même lieu des éléments disparates (comme des couverts dépareillés à table). Un style, on y adhère ou on n'y adhère pas. Il y a de nombreux raccourcis chez Djian qui me paraissent maladroits, comme celui-ci: «On aurait dit un lieu abandonné ou alors j'avais la peste» (p. 51); ou des heurts syntaxiques déplaisants: «et que je donc l'aveuglais proprement» (p. 26); ou encore des banalités qu'un vrai écrivain se fait un devoir d'éviter: «il faisait un temps superbe et frais» (p. 58). En outre, le délié d'un style n'est pas nécessairement incompatible avec une correction minimale de la langue. Ici les erreurs abondent et elles sont impardonnables: on s'accroche dans des anacoluthes de collégiens: «Je ne savais pas si elle trouvait le temps de travailler, n'étant jamais debout avant midi» (pour: «puisqu'elle n'était jamais debout avant midi») (p. 45); on surprend une forme directe là où s'impose une indirecte: «je me demandais pourquoi étions-nous réunis» (p. 116). À quoi bon employer le mot *furiosité* (pour *furieux*) ou *improbateur* (pour *désapprobateur*) quand ces néologismes n'apportent absolument rien au propos? On pourrait pardonner à Djian des expressions comme *un couple d'années* (puisque Jacques Laurent en prenait récemment la défense dans *Le Français en cage*), mais non des anglicismes comme *lectures* pour conférences. Et je passe sous silence les

innombrables fautes de concordance des temps que l'éditeur au moins aurait pu corriger.

S'il est vrai qu'un grand écrivain est dans la phrase, Djian semble être tout au plus un écrivain médiocre qui sait cependant figoler de bonnes histoires.